

## S.I.P.H. PLANTATION D'ONG-QUÉ (ancien domaine sucrier de Cam-Tiêm)

[265] Vers la fin de 1938, le problème du traitement des basses qualités de Suzannah, An-Loc et Gallia était enfin résolu d'une manière que nous pouvions espérer définitive... Par dessus le marché, il l'avait été aussi pour Ong-Qué, dont les basses qualités seraient travaillées, sans difficulté aucune, à Suzannah, en plus des scraps, écorces et autres fonds de tasses de cette dernière plantation.

.....  
[270] La Banque de l'Indochine considérait que la vocation particulière de la S.I.P.H. était d'être le pôle de regroupement de tout l'Est cochinchinois. Dans ce cadre, elle souhaitait lui voir absorber trois sociétés dont les concessions se trouvaient plus ou moins à proximité du noyau Suzannah-An-Loc.

En premier lieu y figurait ce qui subsistait sur le terrain — après amputation de Binh-Ba en 1935 — de la Société de Cam-Tiêm, c'est-à-dire la plantation dénommée Ong-Qué depuis 1931.

.....  
[271] La plantation d'Ong-Qué comportait un peu plus d'un millier d'hectares. En 1937, la plus grande partie de sa surface étant occupée par des hévéas de cinq ans d'âge, greffés dans les meilleurs clones connus à l'époque, à raison de 300 plants environ à l'hectare, tandis que des rangées de vieux arbres non greffés les jalonnaient d'est en ouest à intervalles de 20 mètres.

De ces quelque 100 vieux hévéas exploités à l'hectare, on devait malgré tout tirer cette année-là plus de 120 tonnes de caoutchouc.

Un autre problème commençait, vers la même époque, à nous préoccuper assez sérieusement : le développement des hévéas plus anciens, qui avait pris une considérable avance sur les arbres greffés intercalaires, menaçait visiblement d'en entraver bientôt la croissance.

Que faire ? On répugnait de prime abord à les abattre purement et simplement, ce qui aurait été une solution radicale, mais aurait entraîné une perte de production annuelle de l'ordre de 150 tonnes de caoutchouc.

On se résolut alors à limiter l'opération à un simple élagage de ces vieux arbres : tous les branchages latéraux menaçant de surplomber, à droite et à gauche, les rangées les plus proches de jeunes hévéas greffés, seraient taillés verticalement à la façon d'une charmille. Quelques équipes de Moïs engagés dans le voisinage se char- [272] geraient bien volontiers d'exécuter ce travail correspondant au mieux à leur aptitude naturelle pour les escalades dans les arbres.

On n'eut aucun mal, dès le début de 1937, à les recruter localement et à leur fixer des tâches quotidiennes ainsi que les rémunérations correspondantes; mais presque aussitôt devait apparaître une difficulté sérieuse qui n'avait aucunement été prévue : ces hévéas adultes étaient littéralement infestés de fourmis rouges. Quoique fort épaisse, la peau des Moïs ne résistait pas à leurs assauts. Pour convaincre ces robustes montagnards de ne pas abandonner la partie, il fallut tout d'abord, et à plusieurs reprises, majorer sensiblement leur rémunération et, d'autre part, essayer de leur faire revêtir des sortes de scaphandres en toile, spécialement conçus à leur intention, mais

qui avaient le triple inconvénient d'entraver leurs mouvements, de leur tenir trop chaud et, enfin, de s'accrocher aux aspérités des branchages pour se déchirer à tout moment. Au surplus, les Moïs, on le sait, préfèrent traditionnellement vivre à l'air libre plutôt que de s'engoncer dans des vêtements. La plupart d'entre eux finirent d'ailleurs par abandonner les scaphandres pour affronter stoïquement et à peau nue les attaques des fourmis rouges.

Cependant, à la longue, et la ténacité du directeur, François de La Celle, venant à bout de la répugnance naturelle des Moïs pour cette besogne, la taille « en charmille » des vieux hévéas finit par être menée à son terme vers la fin de 1938 : il y avait fallu quelque dix-huit mois, et le coût n'en avait pas été négligeable.

Sur le terrain, cependant, le résultat visé s'était trouvé atteint : la croissance des jeunes arbres greffés intercalaires ainsi que le développement de leurs « canopies » s'étaient vigoureusement poursuivis, et la mise en saignée presque simultanée de ce millier d'hectares environ put être faite sensiblement à la date prévue, entre le printemps 1937 et le printemps 1938. Dès lors, le caoutchouc produit par les rangées conservées de « vieux » hévéas ne représentait plus qu'un appoint, qui ne tarderait pas à devenir relativement insignifiant.

Deux ou trois ans plus tard, on ne devait pas hésiter à les transformer en bois de feu pour les fumoirs.

Dès lors, ne demeurait plus sur le plateau d'Ong-Qué qu'un peuplement homogène d'hévéas entièrement greffés, avec seulement, par rapport à la normale, une densité un peu faible correspondant à un planting initial de 300 sujets à l'hectare. Mais ce léger inconvénient serait appelé à s'atténuer avec le temps.

[273] Finalement, au moment de son absorption en 1937, la plantation d'Ong-Qué devait représenter un excellent atout dans le jeu de la S.I.P.H. pour les quelques années à venir.

.....  
[288] À Ong-Qué, la cessation de l'exploitation sucrière avait laissé inutilisés 5 à 6 km de voie à 0,75 m d'écartement avec une soixantaine de wagonnets. Il restait encore environ 3 km de voie et une quarantaine de châssis de wagonnets, nombre qui devait rapidement se révéler très insuffisant pour équiper tous nos fumoirs.

[289] L'usine d'Ong-Qué, qu'on se proposait de mettre en service après le Têt de 1938, ne devait être, dans ses premières années, qu'une unité de traitement de latex. Construite à peu près sur le même modèle que celle de Bèn-Cui avec bacs d'homogénéisation en carreaux vernissés blancs, bacs de coagulation en aluminium et machine « cascade » Cairns, elle avait été dimensionnée du premier coup à la longueur voulue pour traiter la totalité du latex que l'on pourrait attendre durant les 5 ou 6 années à venir.

L'emplacement choisi fut situé finalement à l'endroit précis où le malheureux Biétry avait décidé de fixer le centre de sa plantation.

Immédiatement au nord, à quelque 40 ou 50 mètres en contrebas, coulait un « suoi » au bord duquel était demeurée la vieille locomobile Mac Laren avec la pompe qu'elle actionnait. Mais elle était un gouffre de bois de feu et on estima très rapidement plus économique de la remplacer par un groupe motopompe Diesel.

.....  
[323] À Ong-Qué (ex-Cam-Tiêm), on rencontrait, entre 1926 et 1936, des coolies d'à peu près toutes les provenances, jusques et y compris un petit contingent de familles Cham, venues là, je ne sais pourquoi ni comment, de la région de Nha-Trang. [324] Ces Chams étaient musulmans, ce qu'on pouvait reconnaître à la couleur verte — celle du Prophète — des longues lévites dont étaient généralement vêtues leurs femmes. Gens plutôt sympathiques dans leurs rapports avec les cadres européens, ils évitaient visiblement de frayer avec les autres catégories de coolies et se renfermaient dans le cercle étroit de leur petite communauté. Malheureusement, les Chams, plutôt indolents

de nature, faisaient de bien médiocres travailleurs sur les plantations. Ceux d'Ong-Qué n'y subsistèrent d'ailleurs que pendant quelques brèves années : j'ignore complètement ce qui a pu en advenir par la suite.

On trouvait encore dans les débuts à Cam-Tiêm nombre de familles venues, semblait-il, par petits groupes, du Centre-Annam, auxquelles s'étaient ajoutés, à partir de 1926, d'importants contingents du Delta tonkinois.

Enfin, il n'avait cessé d'y subsister, surtout dans le voisinage de ce qui avait été jadis l'embryon de la plantation Biétry, des noyaux de travailleurs en provenance de Biênhoà ou de Long-Thanh, localités toutes proches à vol d'oiseau.

L'échec de Cam-Tiêm comme entreprise sucrière avait entraîné une réduction de plus des deux tiers des effectifs. Nombre de Tonkinois, dont les contrats de trois ans arrivaient précisément à expiration à ce moment, furent rapatriés. Ces divers mouvements n'avaient cependant pas modifié sensiblement la disparité des [325] origines : Chams (plutôt rares), Cochinchinois, Annamites et enfin Tonkinois, mais ces derniers finalement assez peu nombreux, après avoir représenté pendant quelques années l'élément prépondérant.

.....  
[391] Sur un tout autre plan, cette excursion matinale nous avait surtout apporté un précieux enseignement : c'était que, le jour où on le voudrait, on pourrait aisément ouvrir directement à travers la forêt une piste carrossable en toutes saisons, mettant le Centre et l'usine d'Ong-Qué à moins de 8 km de la gare d'An-Loc. Ainsi, cette [392] plantation deviendrait-elle directement accessible en voiture du Centre-Inspection en une quinzaine de minutes au maximum.

Plus tard, le tracé de cette piste serait utilisable comme infrastructure pour la construction d'une route empierrée permettant le passage de camions, de sorte que le caoutchouc produit à Ong-Qué pourrait — si on devait y trouver avantage — être évacué sur Saïgon par la gare d'An-Loc.

---

Jean-Luc Einaudi,  
*Viêt-nam !*  
*La guerre d'Indochine 1945-1954*  
(Le Cherche-Midi, 2001, 254 pages)

Jean Arnold, ancien du CEFEO et de la Sûreté de Saïgon :

[111] Le 21 janvier 1951, je quitte la France en avion.

[112] Je suis donc affecté à la plantation d'Ong-Qué... Sa superficie est de 2.500 ha que se partagent deux assistants. Nous sommes quatre Français : le directeur, l'assistant de l'usine et deux assistants de plantation... Chaque famille de coolies (saigneurs ou sarcleurs) a une maison en dur et un jardin. Dans les deux villages, il y a une pagode, un terrain de sport, une coopérative, un commerçant chinois, un terrain d'aviation, une usine où le latex est transformé en crêpe (cube de 113 kg). Un secrétaire indigène fait l'appel chaque matin à 6 heures, aidé par le *caï* (chef d'équipe) et les *doi* (surveillants responsables de plusieurs *caï*). Le secrétaire est également chargé de l'état civil... L'infirmerie est tenue par deux sœurs infirmières vietnamiennes catholiques. Nous travaillons tous les jours, y compris le dimanche matin. Chaque mois, les assistants et le directeur ont droit à trois jours de repos. Chacun en profite pour aller à Saïgon se distraire et faire des achats. Nous savions, nous, assistants de plantation, que les Viêt-minh venaient régulièrement la nuit dans les villages pour se ravitailler et pour recruter des jeunes. Il m'est arrivé plusieurs fois de trouver sur l'accélérateur de ma Jeep un mot me conseillant de ne pas aller dans tel secteur de la plantation. Le directeur de la plantation d'Ong-Qué, M. [Henri] Delarbre, a été très longtemps assistant de

plantation, bien avant la guerre. Il a passé toute sa jeunesse à la S.I.P.H., à une époque où l'assistant se déplaçait à vélo. Les coolies, paraît-il, s'inclinaient en passant devant sa bicyclette garée contre un arbre. Son *bep* faisait le tour du village pour acheter les crêtes de coqs dont il était friand. Il avait le tort — qui lui sera fatal — d'injurier les coolies en langue annamite.

Le 3 décembre 1952, M. Delarbre nous emmène, une dizaine de saigneurs et moi, chez le directeur d'une plantation privée, non loin d'Ong-Qué, pour une petite fête organisée par les travailleurs de cette plantation. Nous revenons à Ong-Qué tard dans la nuit. M. Delarbre est un peu éméché. Pour se distraire, il va sur le terrain d'aviation et roule en zigzag plein phare pour débusquer les lapins de garenne. À force de virer de gauche et de droite, la land-rover se retourne. Nous sommes protégés par les arceaux de la voiture, mais une jeune femme a la jambe broyée du genou jusqu'au pied. Je vais chercher ma Jeep, puis je la transporte, aidé par deux saigneurs, à l'infirmerie où les sœurs lui font un garrot. Nous filons en pleine nuit sur la piste pour arriver le plus tôt possible à l'hôpital de Xuan-Loc où nous déposons la jeune femme. Malheureusement, elle sera amputée dans la nuit. Retour à Ong-Qué.

Dix jours plus tard, le 13 décembre 1952, M. Delarbre m'emmène à une réception à la plantation d'An-Loc. Nous revenons en pleine nuit à Ong-Qué. Je serai le dernier à le voir vivant. Vers deux heures du matin, les Viêts attaquent. Tout de suite, nous fermons la grille de l'escalier. Vialat, assistant de plantation, et moi, nous avons un fusil de chasse, un revolver et quelques grenades. Les Viêts tirent dans la véranda. Bientôt, les murs et le plafond sont criblés de balles. Muni d'un porte-voix, un Viêt nous interpelle en français : « Arnold, Vialat, rendez-vous, nous vous prenons en amis. » Nous entendons une forte détonation. Le lendemain, nous saurons que les Viêts ont dynamité la maison de M. Delarbre. Sa maison s'écroulera en partie. Pris de peur, il est sorti avec une grenade qui a éclaté dans sa main. Les Viêts l'ont achevé. Il venait d'avoir 50 ans, l'âge de la retraite à la S.I.P.H. Les Viêt-minh attellent les bœufs aux charrettes, pillent la coopérative et emmènent avec eux environ 80 jeunes.

Tout au début de l'attaque, M. Delarbre avait prévenu par radio les militaires de Xuan-Loc. Ceux-ci arriveront vers 7 heures du matin, au lever du jour. S'ils ont tellement tardé à venir, c'est parce qu'ils passaient la poêle à frire pour détecter les mines. Les Viêts n'ont pas attendu les militaires. Ils se sont évaporés dans la jungle entourant la plantation.

Les autorités de la S.I.P.H m'ont donné un congé de quinze jours pour me remettre de mes émotions. L'avion de la S.I.P.H, après une escale à [114] Dalat sur les hauts plateaux, me dépose à Ngha-Trang, au bord de la mer de Chine, à l'hôtel du Beau Rivage<sup>1</sup>. Je me promène sur la plage, je discute avec les pêcheurs qui raccommoient leurs filets, ou bien avec les commerçants.

---

<sup>1</sup> [www.entreprises-coloniales.fr/inde-indochine/Nhatrang-Beau\\_Rivage.pdf](http://www.entreprises-coloniales.fr/inde-indochine/Nhatrang-Beau_Rivage.pdf)